



HAL
open science

Delphine Gardey (dir.), Le féminisme change-t-il nos vies ?, Textuel, Paris, 2011, 142 p.

Marion Paoletti

► **To cite this version:**

Marion Paoletti. Delphine Gardey (dir.), Le féminisme change-t-il nos vies ?, Textuel, Paris, 2011, 142 p.. Travail, genre et sociétés, 2013, 30, pp.233-235. 10.3917/tgs.030.0233 . halshs-00931736

HAL Id: halshs-00931736

<https://shs.hal.science/halshs-00931736>

Submitted on 21 Jun 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

Delphine Gardey (dir.)

Le féminisme change-t-il nos vies ?

Textuel, Paris, 2011, 142 p.

Indissociablement mouvement social et mouvement théorique, dans quelles mesures le féminisme a-t-il changé nos vies et à quelles conditions peut-il les transformer encore ? C'est à un tel bilan qu'invite ce livre dirigé par Delphine Gardey en s'efforçant, à partir d'une analyse du présent, de tracer des perspectives de changement et d'identifier des enjeux à venir de la lutte féministe. Rassemblant les contributions des politistes, sociologues, anthropologues qui constituent l'équipe des Études Genre de l'université de Genève, dans des domaines variés, classiques (la politique, le travail...) ou moins classiques (l'individu, les hommes...), l'ouvrage mêle acquis de la recherche et perspectives politiques. Ce faisant, il s'inscrit dans un projet émancipateur et de transformation sociale bienvenu alors même que l'essaimage du féminisme dans le discours politique, à droite comme à gauche, et à tous les niveaux de gouvernement ou de gouvernance, peut avoir tendance à lui faire jouer une fonction de conservation de l'ordre social, sexué, politique.

C'est bien une perspective de changement (passé, présent et futur) qui constitue l'ossature du livre et de chacune des contributions, perspective amenant à souligner logiquement le caractère inachevé du féminisme comme projet de transformation sociale et à relever les résistances fortes qui demeurent, principalement chez les hommes.

Ainsi en va-t-il de la politique, comme le montre Isabelle Giraud. Si le féminisme a transformé en partie la politique en politisant les affaires privées et en contestant le caractère démocratique des régimes politiques occidentaux, des réformes telles que la parité ne suffisent pas à modifier l'exercice d'un pouvoir hiérarchique et professionnalisé, même si la pratique féministe du pouvoir peut, dans certaines circonstances, constituer des exemples d'alternatives réussies.

Même constat dressé par Rachel Vuagniaux dans le domaine du travail. L'analyse du travail a été radicalement transformée par le mouvement féministe et la recherche dans une perspective de genre. De nouvelles problématiques, comme celle du plafond de verre ou du partage inégalitaire du travail domestique, ont été mises en évidence, mais d'autres résistent, comme celles de la valorisation inégale des métiers, des tâches et des qualifications selon le sexe des personnes qui les mettent en œuvre.

En matière de sexualité, là encore, sous nos yeux, par l'alliance des espaces scientifique et militant, le changement est manifeste grâce à la politisation des questions sexuelles ; même controversées et parce que débattues, des questions telles que la prostitution, la pornographie, l'homoparentalité sont devenues des questions politiques et la sexualité n'est plus considérée comme une affaire privée et

naturelle. Mais comme le relève Lorena Parini, une question demeure entière : « Comment résoudre l'équation qui consiste à refuser un retour à la morale sexuelle tout en contournant l'instrumentalisation de la "sexualité libérée des femmes" à des fins de domination ? » (p. 61).

La question posée par Lulia Hasdeu (« un féminisme "décolonial" est-il possible ? ») est sans doute la plus dérangeante dans la mesure où elle montre que les féministes n'ont pas forcément dénoncé l'usage des corps féminins colonisés ni forcément reconnu le droit de parler à celles/ceux qui n'avaient pas encore pu inscrire l'égalité des sexes dans leurs droits. La réponse féministe au rapport colonial à l'altérité passe alors, dans la recherche, par un croisement systématique de l'appartenance de classe, de race et de genre pour rendre compte des discriminations multiples, par la reconnaissance dans un même mouvement de la différence des cultures et des sexes et surtout la reconnaissance du droit de toutes les femmes à s'exprimer.

La réponse la plus fermement positive à la question du changement se trouve dans la contribution de Laurence Bachmann relative à l'individualisme. Le féminisme incite les individus à se transformer, en particulier les femmes des classes moyennes, car le mouvement qui les encourage et les contraint à être des « entrepreneurs de soi » rencontre le projet égalitaire de l'autonomie des femmes. Même si les interactions des femmes et des hommes sont marquées par des rapports de genre qu'ils/elles reproduisent, ils/elles sont perméables à la critique féministe des rapports de genre. « Les individus, quoique traversés par la domination masculine, le sont aussi parfois par le féminisme. » (p. 98).

La dernière contribution thématique et, ce qui est significatif, la seule dont le titre est au futur, permet sans doute d'identifier l'inertie principale freinant les changements portés par le féminisme. Dans sa contribution intitulée « Le féminisme émancipera-t-il les hommes ? », Christian Schiess rappelle que devenir un garçon puis un homme, c'est d'abord apprendre à se distinguer des filles puis des femmes et qu'à ce statut sont associés des privilèges symboliques et matériels (sans doute plus conscients qu'on ne le postule généralement dans les études sur les masculinités) ; or, il y a peu de raisons qu'ils consentent à les abandonner spontanément. Si les pratiques des hommes en tant que catégorie sociale ont pu se transformer et s'ajuster aux attentes des femmes, ces changements ne doivent masquer ni les rétributions qu'ils en retirent, ni la perpétuation de la domination. En ce sens, « ce n'est pas d'un hypothétique regain de vertu spontané de la part des hommes qu'il faut attendre l'avènement d'une société non-sexiste, mais bien du rapport de force que des féministes sont parvenues et parviendront à instaurer » (p. 115).

En conclusion de l'ouvrage, Delphine Gardey expose l'intérêt à la fois épistémologique et politique, pour « définir les vies possibles, penser le monde commun », de raisonner à partir des marges et à partir de celles et ceux-là mêmes qui étaient maintenu-e-s en dehors

Critiques

de la catégorie de sujet (femmes, « sauvages », noir-e-s, homosexuel-le-s et autres). Partir de ce qui est minoritaire et à la marge (même s'il peut s'agir de groupes sociaux numériquement majoritaires) serait la voie la plus prometteuse pour subvertir les normes centrales et insuffisamment interrogées.

Marion Paoletti
Université de Bordeaux

Erratum :

Dans le dernier numéro (n°29/2013) de *Travail, genre et sociétés*, a été publié un compte-rendu, écrit par Yolande Cohen, sur l'ouvrage de Delphine Serre, *Les coulisses de l'État social. Enquête sur les signalements d'enfant en danger*. Il y a eu un malentendu, un autre compte rendu de Yolande Cohen sur le même ouvrage ayant déjà été publié par une autre revue.